

Préface de l'auteur

Si, en connaissance de cause, nous comparons les langues des peuples contemporains civilisés, nous constaterons que, pour des autochtones non abâtardis, elles sont toutes aussi belles que puissantes. Car, dès qu'un idiome est assez riche et présente assez de mots pour exprimer les pensées d'une nation, aussi poétiques que puissent l'être ces dernières, il est alors précisément ce qu'il doit être ; une langue.

Un fait est sûr ; les langues correspondent à la nature des peuples auxquels elles servent en temps que telles. D'où cette aversion que nous nourrissons à l'égard de certaines langues étrangères, tandis que nous en trouvons d'autres belles. Et ces sentiments-là sont explicables et excusables.

Mais qu'un Belge, un descendant des anciens héros teutoniques, apprenne le français et conspue sa propre langue, qu'il ne connaît pas ; voilà qui est méprisable !

En effet, selon ces bâtards, notre langue serait trop dure pour nous fournir une littérature mélodieuse ; elle ne posséderait pas assez de mots pour rendre les émotions profondes et intimes ; elle ne se prêterait pas à la musique, etc.

À mon avis, s'ils connaissaient l'anglais, ils sauraient que cette langue compte, en Europe, parmi celles aux sonorités les plus déplaisantes, qu'elle est truffée de barbarismes et qu'elle ne produit que des sons désagréables. Néanmoins, les Anglais chérissent leur propre langue maternelle et, grâce à elle, ils ont élevé un des monuments les plus glorieux de la Littérature. Pourquoi donc le flamand, infiniment plus doux que l'anglais, ne produirait-il pas, lui aussi, une Littérature ?

Les langues germaniques sont les plus riches de toutes les langues vivantes. Elles n'ont pas besoin d'emprunter la moindre

expression à d'autres idiomes, vu que la matière première destinée à la création de néologismes réside, tout comme en grec, dans les mots autochtones eux-mêmes. Tandis que les Français veulent toujours exhumer des mots issus de langues mortes afin d'enrichir leur propre vocabulaire.

Quoi qu'en disent les singes, notre langue se prête mieux à la musique que le français. C'est ce que nous prouve la capacité de la langue allemande dont la prosodie est identique à la nôtre, la flamande. Ceci, les poètes le savent bien. Mais c'est une honte pour les artistes de notre patrie flamande qui s'exercent à la musique de ne pas connaître - ou si peu - la nature de la langue de leur peuple et de ne pas savoir que, par l'alternance de syllabes longues et brèves, qui diffèrent fortement de valeur, on obtient une mesure sur laquelle ils devraient disposer les notes selon leur valeur. Cela, ils ne le savent pas ! Et ils vous placent alors, quand ils travaillent sur notre langue, l'accent sur des syllabes qui ne peuvent avoir aucune valeur. Il en résulte une cacophonie générale de syllabes grossières et rugueuses. Ou bien le chanteur, lié par la prononciation, massacre la musique. Dans les deux cas, le chant devient peu à peu désagréable et artificiel.

Et ce serait la faute de la langue ? Non, c'est la faute de ceux qui méprisent les vêtements teutoniques de leurs aïeux pour imiter l'étranger, en véritables singes qu'ils sont, par leurs gestes et par leur langue, et ce dans des lieux publics.

Ces réflexions ne concernent que les seuls Belges nés flamands.

Ce qui m'a inspiré ces lignes, c'est la remarque de nombreux Flamands francisés qui veulent m'empêcher d'écrire ce livre, en avançant ce que j'ai tenté de réfuter.

À présent, chers lecteurs, j'aimerais vous entretenir brièvement de mon Wonderjaer.

C'est un roman ! Mais ne vous effrayez pas ; non pas un roman comme ceux des Français, chez qui religion et honneur se trouvent cloués au pilori, et marqués au fer rouge du vice libéré, où meurtre et divorce se voient excusés. Non, ce n'est pas ça. Seuls les sentiments purs sont exaltés dans mon Wonderjaer. Cependant, si la vive couleur avec laquelle j'ai peint quelques tableaux devait indisposer certains, je répondrais que je n'ai pas écrit pour des enfants, mais bien pour des hommes. Voici la raison pour laquelle j'ai préféré écrire un roman plutôt qu'une œuvre d'un autre genre ; c'est uniquement dans cette sorte d'écrits que la langue peut s'utiliser dans ses formes les plus fines, par la

peinture de toutes sortes de tableaux. Et qu'y a-t-il de plus vaste et de plus riche que l'imagination humaine ?

Les Allemands, les Français et les Anglais ont eu recours à la littérature descriptive comme leur plus puissant moyen de promotion de la langue et ont également vu leurs œuvres couronnées d'un ample succès. Si de nombreux ouvrages de ce genre pouvaient paraître en flamand dans notre pays, les lecteurs ne seraient pas obligés de chercher un livre agréable dans une salle de lecture française. Cependant, à l'heure actuelle, ils peuvent dire à juste titre que, même s'ils sont animés de l'esprit du peuple, ils doivent toutefois se rabattre sur les écrivains français, vu qu'en un seul mois, ils ont facilement lu tous les livres flamands plaisants et que, par conséquent, ils sont innocents de leur propre bâtardise.

Je ne crois pas que mon Wonderjaer présente autant de mérites que l'on voudrait y voir. Car le premier livre d'un écrivain est rarement un chef-d'œuvre. Grâce aux remarques de ses lecteurs, grâce au succès ou à l'échec de ses premières œuvres, l'écrivain connaît ses défauts ainsi que sa force et sa faiblesse. Alors seulement, et si la force créatrice lui a vraiment été favorable, il peut parler de lui avec quelque assurance ou certitude. Pour ma part, j'en suis incapable. Vous tous qui me lisez, vous êtes mes juges, et vous pourrez me décourager ou m'exalter. Dieu fasse que votre jugement, fondé sur la droiture, soit en ma faveur !

Henri Conscience.

Chapitre 1

Ne tolère pas, mon fils, que les Néerlandais soient opprimés par des étrangers, si tu ne veux pas te plonger toi-même dans une guerre civile aussi longue que désastreuse.

L'Empereur Charles V
à son fils, Philippe II (Scriverius)

Nous étions en l'an de Grâce 1566, le seizième jour du mois d'août.

La nuit était sombre et la pluie, qui s'abattait par bourrasques intermittentes, avait réduit les sinistres rues de la Ville d'Anvers à un ensemble de flaques d'eau. Aucune autre lumière ne s'apercevait à l'horizon, à part celle des quelques cierges tremblotants que les habitants avaient allumés devant les saintes images. Rares étaient les citadins qui, en ces temps-là, osaient encore s'aventurer dans les rues à l'heure de minuit. En effet, la différence des opinions religieuses qui régnaient à l'époque avait dressé chacun contre chacun. Seul le veilleur de nuit, armé de sa pique et de sa lanterne, parcourait la Ville.

— Il est minuit ! cria-t-il, lorsque la cloche sonna ; et sa silhouette disparut comme une ombre gigantesque dans la Zwartzusterstraet.

— Pst ! Venez, il est parti ! fit un homme surgissant de derrière la pompe du Veemarkt.

Il fut aussitôt suivi par un deuxième. Ils portaient tous les deux un chapeau à larges bords et un ample manteau brun qui couvrait leurs épaules. Comme l'obscurité était quasi totale, on ne pouvait pas distinguer leurs autres pièces.

— Donc, Messire Conrad, demanda le premier, vous dites que nos amis sont réunis ici ?

— Oui, cette nuit, nous déciderons. Si nous pouvons rallier le terrible Wolf et toute sa bande, les choses pourraient bientôt commencer. Mais venez, hâtons-nous ! Je crois entendre les gardes de la Citadelle descendre vers nous !

Ils pressèrent le pas, passèrent par derrière la Vleeshuis, puis descendirent la basse Krabbestraet. Lorsqu'ils arrivèrent sur le Vismarkt, le premier demanda :

— Que pouvons-nous proposer à Wolf pour le gagner à nous ? Nous n'avons pas tellement d'argent, et la moindre indiscretion peut nous coûter la vie.

— Gommart a tout arrangé, répondit Conrad, il a enrôlé un jeune noble qui semble lui être très obligé et qui nous servira d'instrument – il a l'air d'un pro-cardinal¹. Aujourd'hui, il sera initié à nos desseins et à nos actions – et s'il refuse de prêter notre serment, je ferai en sorte qu'il n'aille pas raconter à sa mère ce qu'il aura vu et entendu chez nous.

Avec un sinistre sourire, il saisit le poignard qui pendait sur sa poitrine et, à la lueur d'une icône de la Vierge, il en montra la lame acérée à son compagnon.

Ils poursuivirent leur chemin en silence, jusqu'à la courte Peeter-Potstraet. Dans cette rue aussi étroite qu'isolée, ils s'arrêtèrent tout à coup devant une maison et laissèrent trois fois le heurtoir de fer retomber doucement sur la porte.

— Qui va là ? demanda une voix rauque et tremblotante à travers le guichet situé au milieu de la porte.

— Poignard et besace, répondit un murmure.

La petite porte s'ouvrit, puis se referma au verrou derrière eux.

— Eh bien ! vieille sorcière, demanda Conrad, les besaces sont là ?

1 La phrase originale est ; « *Hij ziet er een weinig kardinaals uit.* », c'est-à-dire, littéralement ; « Il a l'air un peu cardinaliste », ou « Il a plutôt l'air d'un pro-cardinal. » La V2 précise ; « Il a l'air quelque peu d'un partisan de l'Espagne. » Il s'agit d'Antoine de Granvelle, un Français originaire de Franche Comté, évêque d'Arras dès 1538 et même, depuis 1561, archevêque de Malines, puis cardinal. Il était le principal conseiller de Marguerite de Parme. Ce très haut fonctionnaire exécutait avec une parfaite obéissance les ordres de son roi, Philippe II d'Espagne, même les plus effroyables, non parce qu'il les approuvait mais parce qu'il trouvait que c'était là son devoir ; les plaintes à son endroit, souvent formulées par les nobles, finirent par provoquer son départ. (cf. T. ROEL, *De Tachtigjarige Oorlog*, BBNC Uitgevers, Amersfoort, 2014, pp. 17-18).

— Tout le monde y est, répondit la vieille femme, sauf Gommart. Mais entrez donc ! Ces messieurs palabrent entre eux. Je ne suis qu'une vieille idiote, mais ils feraient bien mieux de jacasser un peu moins, car qui sait s'il n'y a pas des oreilles ennemies qui les écoutent !

— Que dis-tu là, la mère ?

— Si, si, Messire Conrad, là, dans la pièce, il y a un jeune homme qui rêvasse, et je ne lui accorderais pas le bon Dieu sans confession.

— La ferme, et occupe-toi de tes oignons ! fit Conrad en poussant violemment la porte qui donnait accès à la salle en contrebas.

La pièce dans laquelle ils entrèrent était assez vaste et tapissée de cuir doré. Sous le manteau de la cheminée en pierre de taille, toute noircie par la fumée, crépitait un petit feu. Une lampe en fer, à deux becs, suspendue au plafond, projetait ses rayons pâles et incertains jusque dans les moindres recoins de la salle. Sur une table ovale où les vins coulaient comme des ruisseaux, s'étaient étalées quelques lettres ouvertes, une grande besace, des pistolets et des poignards. Dans un coin, un crucifix d'ébène s'élevait sur un petit pupitre.

Une vingtaine de personnes se trouvaient assises autour de la table sur des chaises grossièrement sculptées. Ces hommes portaient tous, comme les deux nouveau-venus, un manteau brun et un chapeau à larges bords. Leurs moustaches n'étaient pas relevées en croc, comme celles des Espagnols, mais elles retombaient sur leurs lèvres, noires et épaisses. Un poignard, suspendu par un baudrier de cuir, brillait à leur cou ; des médailles dorées sur lesquelles était gravée une besace, décoraient leur poitrine pour montrer qu'ils affectionnaient le nom de « Gueux », même si ce dernier leur avait été donné par mépris. Plusieurs pots en étain se trouvaient devant eux sur la table. Mais ce qui leur servait de coupes n'était pas aussi précieux, puisqu'ils buvaient tous dans des écuelles de bois.

Un jeune homme, noble et élégant, s'était isolé de cette compagnie de bambocheurs et, perdu dans de profondes méditations, il s'adossait au mur, la tête posée sur une main.

Les traits de son visage étaient purs et graves. Il était de haute stature, et de belles boucles blondes ondulaient doucement sur ses épaules. Il n'avait ni manteau ni poignard ni autre insigne distinctif des Gueux. Alors que ceux-ci portaient de simples pourpoints gris, le jeune gentilhomme était précieusement vêtu

de soie et de velours. Sa main gauche reposait négligemment sur la poignée dorée d'une longue rapière dont le métal pliait sous sa pression.

Quand Conrad entra dans la pièce, le gentilhomme jeta les yeux sur la bruyante compagnie. Un sourire méprisant barra comme une ride la peau de son visage encore lisse et il grommela ; « Bande d'égarés ! Espèce d'hérétiques ! ».

— Salut à vous, Houtappel, Van Halen, Schuermans, De Rijdt, Van der Voort, et à vous tous, mes Frères ! cria Conrad en s'asseyant à la table.

— Bienvenus et vive les Gueux ! hurlèrent tous les autres, pendant que les pots se vidaient.

— Où restes-tu, vieille charogne ? demanda Van der Voort.

— Ici, ici, répondit la vieille. Ces messieurs désirent-t-ils que je leur apporte encore d'autres pots ?

— Fais donc ! répliquèrent-ils d'une seule voix ; « Les Gueux boiraient à eux seuls l'Escaut si son eau était aussi bonne que le vin bénit de la mère Schrikkel ! »

— Bénit ! Bénit ! bougonna la vieille femme mal fagotée avec une expression de tristesse, et elle quitta la pièce.

— Mais dites-moi, Van Halen, demanda Conrad en désignant le jeune gentilhomme à l'écart. Que fait donc parmi nous cette élégante demoiselle ? On dirait une invitée à la noce plutôt qu'un Gueux !

— Gommart seul sait ce qu'on peut en faire, répondit Van Halen. Et il a défendu qu'on lui adressât la moindre injure.

— On s'en fiche ! mugit Schuermans, complètement ivre, en entendant cette réponse. Eh ! Eh ! Vous, oui, Vous, l'esprit chagrin, approchez-vous de la table ; si vous ne videz pas cette écuelle à la santé des Gueux, je dirai que vous n'êtes qu'un Belge abâtardi, vous entendez ce que je vous dis, eh, Messire ?

Alors, le jeune Ludovic se leva et, empoignant sa rapière, il rétorqua :

— Oui, je vous entends très bien, et si je ne me rappelais pas l'obéissance que je dois à Gommart, je laverais à l'instant vos insultes dans le sang.

— Êtes-vous noble ? cria Schuermans, fou furieux, le poignard à la main.

— Plus noble que vous, fit Ludovic, car vous souillez le nom de vos aïeux par un comportement dont un simple porte-besace aurait honte !

— Cette insulte va vous coûter la vie, Messire ! gueula

Schuermans en bondissant de l'autre côté de la table. Ici ! Blanc-bec !

Et il voulut plonger son poignard dans la poitrine haletante de Ludovic mais avant même que sa lame n'eût atteint la chair de son adversaire, ce dernier, par une habile contre-attaque, avait déjà détourné la pointe de l'arme meurtrière.

Vingt poignards étincelèrent aussitôt. De nombreux appels à la réconciliation se mêlaient aux coups que se portaient bruyamment les deux adversaires. On ne pouvait les calmer ni par la force ni par les mots. Schuermans écumait de fureur et cherchait l'endroit par où enfoncer son poignard dans le cœur de Ludovic². Toutes les personnes présentes voulaient se jeter entre les deux combattants nobles ; l'un repoussait l'autre ; on hurlait de tous les côtés ; les pots, dans cette agitation, tombaient de la table ; les chaises étaient renversées ; et il se fit dans la pièce une telle confusion qu'on ne s'y comprenait plus du tout.

La vieille femme criait que la garde du quartier arrivait. Elle parlait de prison, de potence, mais en vain.

Soudain, un jet de sang éclaboussa le mur et le malheureux Schuermans s'affala inanimé sur le sol. Ludovic avait retiré de la blessure la pointe de sa rapière, qu'il tenait à présent inclinée vers le sol.

On retira les vêtements de Schuermans avec précaution et on étança au mieux le sang qui coulait de sa blessure. Lorsque, soudain, quelqu'un frappa trois fois à la porte.

— Oh ! Mon Dieu ! Ce sont eux ! fit la vieille.

— Qui ? demanda De Rydt.

— Les gardes, pardi ! répliqua la mère Schrikkel.

— Silence, tout le monde ! dit Conrad. Je vais voir. Qui est là ? demanda-t-il, une fois arrivé près de la porte.

— Poignard et besace, répondit une voix grave.

Et le vieux Gommart entra peu après dans la salle rouge de sang. Stupéfait, il s'arrêta près de l'entrée et, l'air furibond,

2 La V2 ajoute ici ; « Schuermans voulait à toute force tuer le jeune gentilhomme ; mais celui-ci se voyant en péril, tira son épée du fourreau. » Ce qui est regrettable, car Ludovic a manifestement déjà tiré bien auparavant son épée du fourreau (cf. *supra* ; « empoignant sa rapière » ; *de hand aan het rapier slaande*). Sinon, on serait en droit de se demander comment ou avec quoi Ludovic « détourne la pointe de l'arme meurtrière » (*den punt nevens zijne zijde gestuurd*). Par un mouvement du bras ? Main nue ? L'in vraisemblance de la situation saute aux yeux du lecteur de la V2, alors que la V1 est parfaitement compréhensible.

contempla le corps de Schuermans, blessé et immobile.

— Que s'est-il passé ? s'enquit-il, la mine sévère. Vous avez tous oublié vos serments de réciproque fidélité, jusqu'à la mort ? Ainsi que de ne jamais teindre vos poignards dans un sang autre que celui de l'Espagnol³ ? Malheur à celui qui, contrairement à ce qu'il a juré, a osé verser le sang d'un Gueux !

Ils étaient tous silencieux, aussi abattus qu'affligés, devant ce vieillard qu'ils s'étaient donné pour chef.

— Qui a commis ce crime éhonté ? demanda-t-il.

Alors, Van der Voort lui narra toute l'affaire, que Gommart écouta non sans trembler de colère ni sans afficher une profonde affliction. Après avoir porté ses yeux sur un Ludovic prostré, il s'adressa au blessé et s'écria d'une voix tonnante :

— Schuermans !

Ce dernier réagit à l'appel de son ami et chef en ouvrant les yeux à la manière de celui qui sort d'un long sommeil.

— Schuermans ! répéta Gommart, pourquoi n'avez-vous pas obéi à mes ordres ? Je vois avec douleur que rares sont ceux qui, d'entre vous, connaissent le voie qui mène au but que nous nous sommes fixé. Pourquoi avez-vous insulté le jeune Ludovic ?

Schuermans, devenu plus sobre depuis qu'il avait perdu beaucoup de sang, répondit d'une voix faible mais distincte :

— La boisson m'avait échauffé le sang, Gommart. J'ai tort d'avoir enfreint vos ordres en ne laissant pas ce gentilhomme rêver dans son coin. Je lui pardonne volontiers la blessure qu'il m'a faite et qui – Dieu merci ! – n'est pas mortelle. Mais je jure en tout cas que, tant que Ludovic n'aura pas vidé un pot de vin à la santé des Gueux, je le considérerai comme un Espagnol et, par conséquent, je ne cesserai de pourchasser son sang avec soif et avidité⁴.

— Ludovic ! Ludovic ! s'écria Gommart, tu ne sais toujours pas, jeune irréfléchi, que, dans la lutte pour la Patrie, il faut faire

3 V2 : « Avez-vous oublié votre serment d'être dévoués les uns aux autres jusqu'à la mort et de ne teindre vos poignards que du sang espagnol ? Malheur à celui qui, contrairement à la foi jurée, a osé verser le sang d'un Gueux ! » Il s'agit ici d'un des très rares cas où l'auteur laisse, dans sa refonte, son texte pratiquement intact, alors que l'énoncé est assez brutal envers l'ennemi espagnol.

4 Cette outrance verbale est remplacée par l'auteur dans sa V2 ; « Je jure qu'aussi longtemps que Ludovic n'aura pas vidé son écuelle de vin, je le regarderai comme Espagnol et ne le souffrirai point dans notre société. »

abstraction de tout ce qui est à nous, la fortune tout comme l'honneur ? Viens t'asseoir à table et, à mon signal, bois-moi ce gobelet !

Il lui passa le récipient plein et Ludovic l'accepta en tremblant et contre son gré.

— Eh bien, maintenant, dit le gentilhomme impressionné, « à la santé de tous les amis de la Patrie ! » et il approcha l'écuelle de ses lèvres.

Mais Gommart arrêta son bras si vivement que le vin éclaboussa les beaux habits du jeune homme.

— À la santé des Gueux ! s'écria Gommart. Les Gueux, c'est ainsi qu'on appelle les « Amis de la Patrie ».

Ludovic, blanc comme un linge, n'osa pas contredire le vieil homme⁵. S'emparant d'un autre gobelet, il s'écria : « Longue vie aux Gueux ! » et il but. Tous, même Gommart, répondirent en poussant des cris de joie, comme s'ils venaient d'écraser l'ennemi.

— Ludovic, fit Van der Voort, vous êtes un joli et brave garçon. Notre réputation vous effraie, je le vois bien. Mais dès que vous nous connaîtrez mieux, cette répugnance disparaîtra. Je ne puis m'imaginer que, pour l'une ou l'autre raison, vous passiez aux Espagnols et que vous retourniez contre vos Frères, les Gueux, le courage dont vous venez de faire preuve.

— Non, Van der Voort, jamais je ne le ferai, répliqua Ludovic, personne ne connaît la raison pour laquelle je hais les Espagnols⁶ ; en tout cas, je n'entends pas les suivre dans leur esprit de trahison.

Tout était rentré dans l'ordre ; la vieille avait fait disparaître le sang à l'aide d'un chiffon ; les chaises étaient à nouveau à leur bonne place et les gobelets à nouveau remplis. Ils s'étaient tous rassis sur leurs chaises respectives et la salle résonnait comme auparavant du fameux cri de « Vive les Gueux ! ». Malgré l'insistance de ses amis en raison de sa blessure, Schuermans voulut rester dans la pièce pour – disait-il – apprendre à mieux

5 Dans la V2, Ludovic se révélera plus fier et indépendant que dans la V1, où, « pâle et morne », il contemplait son écuelle avec désespoir, pour ensuite s'adresser avec énergie à son futur beau-père, auquel il reproche de vouloir le contraindre. Rappelons que dans la V1, il était « blanc comme linge et n'osait pas contredire le vieil homme. »

6 Ici, dans la V1, le lecteur n'apprendra jamais, même pas à la fin, pourquoi Ludovic hait tant les Espagnols. Il ne le saura que dans la V2 ; les Espagnols sont tenus responsables de la ruine de sa famille.

connaître Ludovic. Celui-ci n'avait pas le fond méchant, vu que son visage ne laissait pas transparaître la moindre trace de haine ou de colère.

— Buvons encore un petit coup, déclara Gommart, et accordez-moi un tout petit peu d'attention pour que je puisse vous expliquer pourquoi on a fait venir Ludovic ici ce soir.

Après une gorgée, il commença :

— Vous connaissez tous l'affront que le cardinal de Granvelle a commis à l'égard de tous les nobles de notre Patrie en traitant ceux-ci de mendiants⁷. Notre pays s'est trouvé encerclé par des soldats espagnols. Et, maintenant encore, ceux-ci osent nous traiter et nous parler comme si nous étions leurs esclaves. Qu'ils prennent garde ! Le lion belge, par le grincement de ses dents fera sauter un jour les maillons de ses lourdes chaînes. Et alors, notre Escaut charriera des milliers d'Espagnols comme autant de butins destinés aux poissons du vaste océan. Pour hâter l'heure de la libération, il faut dès à présent mettre en œuvre tout ce qui est faisable et possible. Ludovic ! Écoute bien ce que je vais te dire. Cela ne concerne que toi. Quand un criminel s'élève grâce au Destin et opprime un homme juste mais faible, celui-ci, apparemment abandonné par le ciel, ne peut-il pas empêcher la violence injuste de son ennemi et se venger, fût-ce au prix de la trahison ?⁸

— Non, répondit Ludovic, la trahison tout comme le parjure sont à proscrire. C'est ce que m'ont appris la religion et vous-même.

— Je le sais bien, Ludovic, mais je vois aussi que nous ne pouvons atteindre notre but que par des voies détournées. Si

7 En fait, ce n'est pas au cardinal de Granvelle qu'est due cette appellation diffamante de « Gueux », mais bien à Charles de Berlaymont, un haut conseiller de Marguerite de Parme, qui, voulant rassurer la Gouvernante lorsque les Nobles lui adressèrent leur « Compromis » pour approbation, s'écria : « Mais ce ne sont que des Gueux, Madame ! » Le mot frappa l'Assemblée des Nobles qui s'empressèrent de le reprendre à leur compte comme un qualificatif honorable désignant tous ceux qui s'opposaient aux injustices commises par Philippe II. (T. ROEL, o.c., p. 22).

8 De nombreuses œuvres théâtrales des XVe et XVIe siècles posent, surtout sous l'impulsion de la Réforme, le problème de savoir ce qu'il convient de faire lorsque le pouvoir (du *Prince* de Machiavel, par exemple) devient injuste et insupportable. Voir mon livre sur *Les Frères ennemis dans la littérature occidentale*, Le Cri, 2012.

nous pensions tous comme toi à ce sujet, nous serions bientôt rayés de la liste des peuples. Nous devons opposer la ruse à la violence, commettre tout ce qui pourrait les inquiéter. Et penses-tu, Ludovic, qu'un seul d'entre eux ne mérite pas la mort ? Ils nous ont confisqué notre liberté et ils nous ont réduits en esclavage. Ils ont violé nos femmes, en toute impunité ; ils ont déshonoré nos filles, en toute impunité ; ils ont assassiné nos frères, en toute impunité ! Et nous, l'ancien peuple guerrier d'Ambiorix, nous laisserions rouiller nos poignards et resterions les bras croisés tout en regardant fumer le sang de nos amis ? Et pour toute vengeance, nous n'aurions d'autres ressources que celles de serrer nos poings avec désespoir et de maudire nos ennemis ? ! Non, le sang qui, malgré mon vieil âge, coule encore chaud dans mes veines, j'entends le sacrifier au pays de mes ancêtres. – Et arracher avec volupté au dernier Espagnol l'âme qui lui est chevillée au corps !⁹

Il se tut un bref instant, car son cœur était trop ému par le dépit et la colère. Puis il reprit ; « Sais-tu que le roi Philippe a rejeté avec dédain la supplique de ses sujets néerlandais et qu'il a explicitement ordonné à Marguerite¹⁰, notre gouvernante, de ne pas tolérer le moindre relâchement de la part de cette maudite Inquisition, de confirmer les nouveaux évêques et d'imaginer encore d'autres choses afin de nous pousser à la dernière extrémité ? Granvelle nous provoque depuis le cœur de l'Espagne ! Le prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horne et tous les autres amis de la Patrie qui vivent à Bruxelles nous invitent, nous, les Gueux d'Anvers, à rassembler autant de monde que possible pour la grande Révolution qui aura bientôt lieu, croyez-moi ! Et nous ferons alors voir à nos tyrans que nous ne sommes pas devenus des bâtards et que nous ne supportons pas plus que nos aïeux la domination des peuples étrangers. »

L'orateur aux tempes argentées n'alla pas plus loin et, saisissant son bol, il s'exclama sous de vibrantes exclamations ; « Vive les Gueux ! ». Ils l'avaient tous écouté dans le silence le plus profond tandis qu'il parlait encore, mais maintenant qu'il

9 Une fois de plus, l'auteur édulcore sa première version, au langage outrancier, pour proposer une seconde version plus acceptable selon les bonnes mœurs ; « Ce sang (= celui de sa vieillesse), je veux le verser pour le pays de mes pères ; je veux arracher la vie au dernier des Espagnols. »

10 Lorsque Philippe II rentra en Espagne, en 1559, il confia, pour lui succéder sur place, à sa demi-sœur Marguerite de Parme, le gouvernement des Pays-Bas ; d'où le titre de « Gouvernante » décerné à celle-ci.

se taisait, ils recommencèrent à boire, à maudire à tue-tête les Espagnols et à préparer à l'envi leurs cœurs à la vengeance. Vaincue par le sommeil, la vieille mégère ronflait dans un coin de la salle. L'irascible mais débonnaire Schuermans avait pour ainsi dire oublié sa blessure et n'arrêtait pas de boire avec ses compagnons à la future liberté de la Patrie et à l'abolition de l'Inquisition.

Entre-temps, Gommart avait pris à part un Ludovic assez étonné, qu'il essayait par tous les moyens de gagner à ses idées politiques. Ils parlaient ainsi depuis une demi-heure, lorsque Ludovic s'écria soudain ; « La Bible, pour que je prête serment ! ».

On déposa alors la Bible sur la table et, ôtant avec respect son couvre-chef, aussitôt suivi par tous les autres, Gommart s'adressa à Ludovic sur un ton solennel :

— Jeune homme ! Tu t'apprêtes à jurer par la sainte passion de notre Seigneur Jésus-Christ, que tu porteras aide et assistance à tes frères, les Gueux, partout où ils se trouveront, — et que tu obéiras au chef que, toi et tes compagnons, vous serez librement choisi pour tel. En ce qui concerne tes sentiments religieux, personne ne te demandera de les justifier.

Ludovic leva la main droite et dit :

— Je le jure par mon Dieu et sur mon honneur.

On but alors généreusement à sa santé et Schuermans en personne lui tendit amicalement la main.

— Messires, fit Gommart, le jour se lève ; nous n'avons plus beaucoup de temps. Aussi dois-je vous résumer ce qu'il me reste à faire. Près du village de Zoersel¹¹, habite un certain Wolf. Il est à la tête d'une vingtaine de bandits qui, depuis longtemps déjà, ont échappé à la potence et qui se livrent à de nombreux méfaits tant chez les Belges que chez les Espagnols. C'est cet homme que, par ordre de la Princesse¹², vous le savez bien, je dois gagner à notre cause, par voie financière ou autre. Quant à nous, nous sommes publiquement connus comme n'étant que des Gueux. Il est donc délicat que nous exécutions nous-mêmes cet ordre. J'ordonne donc, en vertu de son serment, au seul

11 Cf. *Le Conscrit (De Loteling)* ; village situé près d'Anvers et où sont nés les héros de cette nouvelle.

12 Il s'agit de Marguerite de Parme, à l'époque Gouvernante des Pays-Bas (cf. *supra*). Comme elle était la demi-sœur de Philippe II, elle avait aussi le titre de « Princesse ».

Ludovic de se rendre auprès de Wolf.

— Il est dur de partager avec des crapules et des gibiers de potence l'honneur de libérer la Patrie, répondit Ludovic. Mais maintenant que je suis lié par mon serment, je me comporterai d'après vos commandements.

— Demain ou plus tard, selon les circonstances, reprit Gommart, je te ferai parvenir un ordre écrit. Tu te comporteras conformément à son contenu. Voilà, Messieurs, je n'ai plus rien à vous dire, si ce n'est de tenir tout cela secret. Au cours de cette réunion, j'ai atteint mon but. — Ludovic, Gertrude t'invite à manger demain midi.

Il prit son manteau et partit. Les yeux de Ludovic brillaient de joie. Le nom de sa chère Gertrude avait dissipé le nuage de ses sombres pensées, et lui aussi prit gaiement congé des Gueux somnolents.

Conrad et Van der Voort aidèrent Schuermans à marcher et, quand ils eurent tous quitté la pièce, on ferma la porte et la maison se retrouva plongée dans le plus profond silence.